

## Dictée du lundi 3 avril : Le ventre de Paris. Emile ZOLA.

### Incipit

Au milieu du grand silence, et dans le désert de l'avenue, les voitures de marâchers montaient vers Paris, avec les **cahots** rythmés de **leurs** roues, dont les échos battaient les façades des maisons, endormies aux deux bords, derrière les lignes confuses des ormes. Un tombereau de choux et un tombereau de pois, au pont de Neuilly, s'étaient joints aux huit voitures de navets et de carottes qui descendaient de Nanterre ; et les chevaux allaient **tout** seuls, la tête basse, de **leur** allure continue et paresseuse, que la montée ralentissait encore. En haut, sur la charge des légumes, allongés à plat ventre, couverts de leur limousine à petites raies noires et grises, les charretiers sommeillaient, les guides aux poignets. Un bec de gaz, au sortir d'une nappe d'ombre, éclairait les clous d'un soulier, la manche bleue d'une blouse, le bout d'une casquette, entrevus dans cette floraison énorme des bouquets rouges des carottes, des bouquets blancs des navets, des légumes débordantes des pois et des choux. Et, sur la route, sur les routes voisines, en avant et en arrière, des ronflements lointains de **charrois** annonçaient des convois pareils, tout un arrivage traversant les ténèbres et le gros sommeil de deux heures du matin, berçant la ville noire du bruit de cette nourriture qui passait.

Balthazar, le cheval de madame François, une bête trop grasse, tenait la tête de la file. Il marchait, dormant à demi, dodelinant des oreilles, lorsque, à la hauteur de la rue de Longchamp, un sursaut de peur le planta net sur ses **quatre** pieds. Les autres bêtes vinrent donner de la tête contre le cul des voitures, et la file s'arrêta, avec la secousse des ferrailles, au milieu des juréments des charretiers réveillés. Madame François, adossée à une planchette contre ses légumes, regardait, ne voyait rien, dans la maigre lueur jetée à gauche par la petite lanterne carrée, qui n'éclairait guère qu'un des flancs luisants de Balthazar (...)

(Madame François fait monter sur la charge de la voiture un pauvre homme, tombé sur la route, devant les pieds de son cheval)

Les voitures roulaient, les chevaux allaient tout seuls, la tête basse. L'homme que madame François venait de recueillir, couché sur le ventre, avait ses longues jambes perdues dans le tas des navets qui emplissaient le cul de la voiture ; sa face s'enfonçait au beau milieu des carottes, dont les bottes montaient et s'épanouissaient ; et, les bras élargis, exténué, embrassant la charge énorme des légumes, de peur d'être jeté à terre par un **cahot**, il regardait, devant lui, les deux lignes interminables des becs de gaz qui se rapprochaient et se confondaient, tout là-haut, dans un pullulement d'autres lumières. À l'horizon, une grande fumée blanche flottait, mettait Paris dormant dans la buée lumineuse de toutes ces flammes.

— Je suis de Nanterre, je me nomme madame François, dit la marâchère, au bout d'un instant. Depuis que j'ai perdu mon pauvre homme, je vais tous les matins aux Halles. C'est dur, allez !... Et vous ?

— Je me nomme Florent, je viens de loin..., répondit l'inconnu avec embarras. Je vous demande excuse ; je suis si fatigué, que cela m'est pénible de parler.

Il ne voulait pas causer. Alors, elle se tut, lâchant un peu les guides sur l'échine de Balthazar, qui suivait son chemin en bête connaissant chaque pavé. Florent, les yeux sur l'immense lueur de Paris, songeait à cette histoire qu'il cachait. Échappé de Cayenne, où les journées de décembre l'avaient jeté, rôdant depuis deux ans dans la Guyane hollandaise, avec l'envie folle du retour et la peur de la police impériale, il avait enfin devant lui la chère grande ville, tant regrettée, tant désirée. Il s'y cacherait, il y vivrait de sa vie paisible d'autrefois. La police n'en saurait rien. D'ailleurs, il serait mort, là-bas. Et il se rappelait son arrivée au Havre, lorsqu'il ne trouva plus que quinze francs dans le coin de son mouchoir. Jusqu'à Rouen, il put prendre la voiture. De Rouen, comme il lui restait à peine trente sous, il repartit à pied. Mais, à Vernon, il acheta ses deux derniers sous de pain. Puis, il ne savait plus. Il croyait avoir dormi plusieurs heures dans un fossé. Il avait dû montrer à un gendarme les papiers dont il s'était pourvu. Tout cela dansait dans sa tête. Il était venu de Vernon sans manger, avec des rages et des désespoirs brusques qui le poussaient à mâcher les feuilles des haies qu'il longait ; et il continuait à marcher, pris de crampes et de douleurs, le ventre plié, la vue troublée, les pieds comme tirés, sans qu'il en eût conscience, par cette image de Paris, au loin, très-loin, derrière l'horizon, qui l'appelait, qui l'attendait. Quand il arriva à Courbevoie, la nuit était très-sombre. Paris, pareil à un pan de ciel étoilé tombé sur un coin de la terre noire, lui apparut sévère et comme fâché de son retour. Alors, il eut une faiblesse, il descendit la côte, les jambes cassées. En traversant le pont de Neuilly, il s'appuyait au parapet, il se penchait sur la Seine roulant des flots d'encre, entre les masses épaissies des rives ; un fanal rouge, sur l'eau, le suivait d'un œil saignant. Maintenant, il lui fallait monter, atteindre Paris, tout en haut. L'avenue lui paraissait démesurée. Les centaines de lieues qu'il venait de faire n'étaient rien ; ce bout de route le désespérait, jamais il n'arriverait à ce sommet, couronné de ces lumières. L'avenue plate s'étendait, avec ses lignes de grands arbres et de maisons basses, ses larges trottoirs grisâtres, tachés de l'ombre des branches, les trous sombres des rues transversales, tout son silence et toutes ses ténèbres ; et les becs de gaz, droits, espacés régulièrement, mettaient seuls la vie de leurs courtes flammes jaunes, dans ce désert de mort. Florent n'avancait plus, l'avenue s'allongeait toujours, reculait Paris au fond de la nuit. Il lui sembla que les becs de gaz, avec leur œil unique, couraient à droite et à gauche, en emportant la route ; il trébucha, dans ce tournoiement ; il s'affaissa comme une masse sur les pavés.

## VOCABULAIRE :

- **Cahot / chaos** : ces deux mots sont homonymes et homophones.
- - Le nom **chaos** (avec un « h » avant le « a » et un « s » final) vient du latin *chaos*, lui-même issu du grec *khaos*. Anciennement, il désignait le vide ou la confusion existant avant la création. On parle notamment de « chaos originel », de « chaos primitif ». De cette acception est né le sens actuel : « **confusion, désordre grave** ».
- « **Chaos** » a pour synonyme « tohu-bohu », « bouleversement », et a donné l'adjectif « chaotique ».
- - Le nom **cahot** (avec un « h » après le « a » et un « t » final) est issu du verbe « cahoter ». Ce dernier a une étymologie originale : le moyen néerlandais *hotten* signifiant « secouer ». Ainsi, le « cahot » est le **saut que fait une voiture en roulant sur un terrain inégal**.
- « **Cahot** » a pour synonyme « heurt », « secousse » et a donné les adjectifs « cahotant » et « cahoteux » (une route cahotante, un chemin cahoteux).

# FICHE ORTHO- GRAMMAIRE 6 : TOUT

## 1. Accord de "TOUT"

**Tout** , lorsqu'il modifie un adjectif, **est adverbe** , donc **invariable**; (on le remplace par vraiment, tout à fait, entièrement) ; **cependant** , il varie devant un adjectif féminin commençant par une consonne ou un *h* aspiré (ce *h* avec lequel on ne peut faire de liaison):

*Il est **tout** fier de lui.*

*Les enfants sont **tout** excités.*

*Elle sont **toutes** fières d'elles.*

*La vendeuse était **toute** honteuse de son erreur, et sa cliente, **tout** heureuse.*

**Tout** peut également être **nom, adjectif ou pronom** ; il varie alors:

*Remets-moi le **tout** demain; l'homme et la femme sont des **touts** en eux-mêmes.*

*Un paysage de **toute** beauté; des fleurs de **toutes** les sortes.*

***Tout** me convient; **tous** sont d'accord.*

Dans plusieurs expressions courantes , **Tout** doit être singulier; dans d'autres, on doit l'employer au pluriel; mieux vaut donc vérifier chaque fois dans le dictionnaire... *Rouler à **toute** allure; inventer une histoire de **toutes** pièces.*

(*veiller au sens ; parfois les deux sont possibles à condition d'accorder avec logique et cohérence.*)

EX : de toute façon (= de n'importe quelle façon) / de toutes façons (= de toutes les façons)

**Le truc** En tant qu'adverbe, il faut écrire "TOUT" lorsqu'on peut le remplacer par "VRAIMENT" ou "ENTIEREMENT".

**EXCEPTION:** devant un adjectif féminin commençant par une consonne ou par un "H" aspiré, il s'accorde avec l'adjectif.

En tant qu'adjectif, il s'accorde en genre et en nombre avec le nom auquel il se rapporte.

En tant que pronom, il prend le genre et le nombre du nom qu'il remplace.

\* **QUELQUE** a fait l'objet d'une fiche « à part » → quel que / quelque : quelque(s)

*Le Ventre de Paris est un roman écrit par Émile Zola et publié en 1873, troisième roman de la série des Rougon-Macquart. L'action se passe essentiellement aux Halles centrales de Paris, construites par Victor Baltard entre 1854 et 1870. Zola en fait dans son roman une sorte de monstre, comme le seront plus tard le grand magasin dans Au Bonheur des Dames, l'alambic dans l'Assommoir ou la locomotive dans la Bête humaine.*

*Les membres de la famille des Rougon-Macquart ne jouent pas un rôle essentiel dans le roman : Lisa Macquart, la sœur de Gervaise (voir l'Assommoir), mariée à un nommé Quenu, y est charcutière ; on voit aussi apparaître sa fille, Pauline Quenu, qui sera l'héroïne de La Joie de vivre, et surtout Claude Lantier, son neveu, jeune peintre, futur héros du roman L'Œuvre.*

)^ù

Le personnage principal est Florent, le demi-frère de Quenu. Arrêté par erreur à la suite du coup d'État du 2 décembre 1851, il a été déporté au bagne de Cayenne en Guyane, dont il a réussi à s'évader. Il arrive à Paris en 1858 et obtient une place d'inspecteur au pavillon de la marée, à l'intérieur des Halles.

On y rencontre des personnages variés tels que Lisa Macquart, charcutière, épouse de Quenu (et donc belle-sœur de Florent), ou encore Louise « la belle Normande », poissonnière, fille aînée des Méhudin et rivale de « la belle Lisa ».

Zola développe le thème de la dualité entre les « Gras » et les « Maignes » tout au long du roman. La belle Normande, une Grasse, entend se servir de Florent, un Maigre, pour se venger de Lisa (une Grasse également). Après un vif différend qui a opposé les deux rivales à cause de la fraîcheur douteuse d'un de ses poissons, la belle Normande se rapproche ainsi de Florent, par l'intermédiaire de Muche, son jeune fils, pour qui il devient une sorte de précepteur. Elle voit même en lui un mari potentiel, car il est héritier, ainsi que son frère Quenu, le charcutier, de leur oncle Gradelle. Florent n'est cependant pas du tout réceptif aux avances de la belle Normande.

Il devient par ailleurs ami avec Claude Lantier, artiste peintre bohème et neveu de « la belle Lisa », dès son retour à Paris (au début du roman).

Florent refuse catégoriquement de toucher sa part d'héritage, qu'il laisse comme consignée aux soins de son frère Quenu et de sa femme Lisa, qui le logent et le nourrissent, chez eux à la charcuterie. Considérant qu'il n'a pas de grands besoins pécuniaires, et par une sorte de charité de conscience, il reverse chaque mois discrètement tout son salaire à l'inspecteur en titre malade qu'il remplace, Monsieur Verlaque (la femme de celui-ci abusant hypocritement de cette générosité).

Florent se mêle également de politique, se passionne, participant à des réunions révolutionnaires dans la boutique de Monsieur Lebigre, marchand de vin. Il manigance, idéaliste, naïf et plein de convictions, en prenant des notes et en essayant de rassembler des partisans pour une action violente contre le régi

impérial en place, cherchant la justice et une revanche personnelle envers l'État qui l'avait envoyé au bagne.

Lisa prend peur, la situation lui déplaît et semble dégénérer sournoisement, et elle se méfie de plus en plus de ce beau-frère « trop maigre », louche désormais, qu'elle doit supporter chez elle.

La vieille Mademoiselle Saget, quant à elle, participe activement à tous les ragots. Elle fait passer à tort Florent pour un coureur de jupons, puis, parvenant à percer le secret du jeune homme (son évvasion du bagne après des années de détention, et la défiance de Lisa à son égard), notamment en faisant parler la petite Pauline, fille des Quenu, elle va le rapporter à deux autres femmes des Halles qui, promettant de garder le secret, se chargeront de répandre la nouvelle dans tout le quartier.

Par ailleurs mal vu en raison de son métier d'inspecteur, de sa personnalité trop douce, trop « Maigre », trop incomprise, Florent est dénoncé collectivement comme conspirateur, notamment par sa belle-sœur Lisa (mais à l'insu de son frère Quenu), et il est arrêté par la police.

Condamné à nouveau, il sera déporté, et la vie des Halles retrouvera son train-train quotidien, toutes querelles oubliées, dans un soulagement hypocrite.

<https://www.les-rougon-macquart.fr/>